



Casse-gueule

Il y a des sujets plus difficiles que les autres. Mais à écrivain talentueux rien n'est impossible. Prenez Léonor de Récondo qui est capable de nous parler de transsexuels sans jamais flirter avec le voyeurisme. Sans doute parce qu'elle n'élabore aucune thèse en se contentant de raconter une histoire. Celle d'un père de famille qui commence à s'épanouir le jour où il cesse de se cacher. Ce n'est assurément pas facile d'annoncer à son épouse à ses enfants qu'on est transsexuel. Imaginez donc la tête de l'adolescent qui voit son père s'habiller en femme. Mais derrière les blessures initiales se cachent parfois les prémices d'un bonheur futur.

Et les Harkis? Pas facile non plus d'en parler même si dans ce cas on ne risque pas le voyeurisme étant donné que l'on a surtout tendance à tourner la tête quand on évoque le sujet. Les Harkis, parfaits cocus de l'histoire. Traîtres pour les Algériens et simples immigrés auxquels on ne doit rien pour les Français. Alice Zetner ne nous les raconte pas. Elle se contente de partir à la recherche de sa famille. Son grand-père Ali, l'homme déchu qui dut fuir sa Kabylie pour sauver sa peau. Laissant derrière lui ses oliviers et son statut de chef de village pour croupir derrière des barbelés du côté de Rivesaltes. Son fils aîné ne fut pas beaucoup mieux accepté, même avec une scolarité dont il pouvait être fier. Lui dont aucun professeur n'imaginait le voir sortir de sa cité. Ce n'est qu'à la troisième génération que la famille devient suffisamment française pour renouer avec ses racines. Ne loupez pas ces belles histoires!

Sommaire

L'imposteur,
Javier Cercas, p2

Le dernier des nôtres,
Adélaïde de Clermont-Tonnerre, p3

Point cardinal,
Léonor de Récondo, p4

La serpe,
Philippe Jaenada, p4

Que la France était belle au temps des colonies,
Alain Ruscio, p5

L'art de perdre,
Alice Zeniter, p6

La bibliothèque fonctionne désormais les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

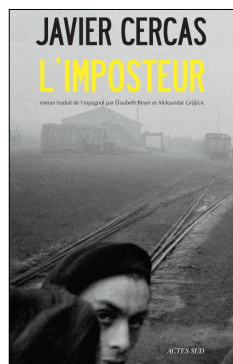
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault



L'imposteur

Javier Cercas, Actes Sud

Dans la vraie vie Enric Marco était un simple mécanicien catalan qui avait vécu une vie ennuyeuse. Vaguement combattant en 1936 au début de la guerre civile. Rapidement défait, il entra dans le rang. Nul ne saurait lui en faire le reproche. Surtout pas nous qui avons eu la chance d'éviter ces périodes monstrueuses. Mais après quarante années passées dans l'anonymat de son garage, Marco eut envie de lumière, de célébrité, de satisfaire un incommensurable narcissisme. Alors il s'inventa une histoire. Car si Enric Marco avait un don c'était bien celui-là. Celui de charmer, de berner, de convaincre, de séduire grâce à un entretient à nul autre pareil. Enric Marco surfa sur l'incapacité de l'Espagne à décrypter son passé franquiste, sur le refus des Espagnols de savoir ce qui s'était réellement passé pendant ces années de plomb. Enric Marco décréta qu'il avait fui Barcelone pour échapper aux persécutions de la police franquiste. Réfugié à Marseille, il aurait été arrêté par la Gestapo et déporté en Allemagne, dans le camp de concentration de Flossenburg en Bavière. Seule une volonté de fer, même devant ses bourreaux, lui avait permis de survivre. Mais en réalité, Marco avait volontairement quitté son pays pour travailler dans l'industrie allemande qui recherchait des bras qualifiés pour soutenir l'effort de guerre. Ce voyage offrait une réelle opportunité de revenir au pays avec un petit pécule. Il ne séjourna donc pas en Bavière mais à Kiel près du Danemark. Son bref séjour en pri-



son ne fut qu'accidentel et ne corrobore en rien des actes de résistance. Le choix de Flossenburg était plutôt habile car peu d'Espagnols y étaient passés et aucun survivant ne pouvait réfuter son récit. Car ses compatriotes déportés avaient presque tous été envoyés à Mauthausen. À la mort de Franco, les forces syndicales se reconstituèrent en Espagne. La Confédération nationale du travail (CNT), issue d'une tradition anarchiste, avait vocation à redevenir une des plus fortes. Ce mouvement se déchira pourtant entre ses leaders historiques qui avaient survécu en exil à Toulouse et les jeunes recrues. Un conflit de génération autant qu'un conflit idéologique. Bien que n'ayant nullement participé à la survie du syndicat sous Franco, Enric Marco sut s'imposer comme la seule personne apte à réconcilier les deux tendances. Nommé secrétaire général, il fut rapidement déchu. Non pas en raison de son passé mais parce que la réconciliation des deux courants de la CNT n'était pas durable. Marco s'investit alors dans la gestion d'une puissante association de parents d'élèves en Catalogne en séduisant ses proches par sa disponibilité et son travail. Il sut s'imposer comme président de l'Amicale de Mauthausen, parcourant le pays pour raconter aux jeunes générations l'Holocauste. En juin 2005, Enric Marco s'apprêtait à se rendre à Mauthausen en compagnie du Premier ministre espagnol quand un historien révéla que tout ceci n'était qu'inventions. Marco ne s'effondra pas. Il continua à expliquer qu'il avait agi pour soutenir de justes combats. Ce qui n'était pas entièrement faux.

Le dernier des nôtres

Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Grasset

Pas si facile de raconter une histoire qui happe le lecteur au point qu'il ne souhaite plus lâcher son bouquin. Adélaïde de Clermont-Tonnerre vous en offre deux pour le même prix. La première débute à Manhattan en 1969 quand Werner Zilch aperçoit la cheville d'une exquise jeune femme dans un restaurant. Le reste est à l'avenant. Les cuisses, les bras, la chevelure blonde à en illuminer une pièce plongée dans l'obscurité et des nichons à faire bramer un cerf. Encore que personne ne soit totalement certain de l'attrait des nichons sur les cerfs. Faut-il préciser que, même accompagné de son ami et fidèle associé Marcus et de son chien Shakespeare gros comme un ours, Werner est obsédé par la gent féminine. Mais il n'y est pour rien. Ce garçon est grand, beau et les tombe toutes sans même se fatiguer. S'est-il battu au lycée avec un élève plus âgé qui imposait sa loi, qu'il reçoit derechef la langue de la plus jolie lycéenne dans la bouche. Sans penser à dénoncer son agresseuse sur Tweeter. Sourit-il à une hôtesse de l'air qu'elle revient avec deux parts de dessert. Aussi décide-t-il de faire valoir ses atouts pour conquérir la sublime blonde. Faute de pouvoir lui demander ses coordonnées, il la suit, repère où elle gare sa voiture avant d'emplafonner le véhicule et de laisser un mot pour le constat. Cela lui vaut de retrouver sa voiture dans le même état avec les coordonnées de celle qu'il recherchait. Autant dire que c'est gagné. Pour séduire Rebecca, il l'invite à dîner au dernier étage de la



tour qu'il construit à Manhattan. Car Werner, comme Marcus, est un modeste promoteur immobilier. Ultime atout, il fait monter par ses ouvriers un piano pour créer une atmosphère romantique. Comme quoi on aurait tort de sous-estimer l'intérêt de notre environnement professionnel. Encore que le succès semble plus improbable si vous décoriez votre appartement d'indices ou de séries temporelles. Normalement on devrait fuir de tels personnages tant leur psychologie est simpliste. Erreur. On s'accroche, on déborde d'empathie, on plaint Marcus quand il se fait jeter par le père de Rebecca qui considère qu'un millionnaire en puissance n'est pas digne de la fille d'un milliardaire. Il faudrait quand même lui dire qu'il pourrait adhérer à Sud Promotion immobilière pour se protéger de l'arrogance des nantis. La deuxième histoire débute à Dresde en 1945. Les Anglais viennent de bombarder la ville au phosphore. Les civils meurent brûlés jusque dans les caves. 100000 morts totalement inutiles car la guerre prend fin. Une jeune femme qui a perdu ses jambes se fait faire une césarienne à l'opinel pour sauver son bébé. On se permet de vous le dire, c'est le futur Werner. Il côtoie Wernher von Braun, l'inventeur des missiles V2 qui martyrisèrent les Londoniens. Ça tombe bien ils ont presque le même prénom. L'histoire fera un crochet à Auschwitz, c'est dans le coin et ça réduit les frais de déplacement, avant de rebondir aux États-Unis. On vous laisse découvrir la fin avant de vous jeter sur un autre roman de Mme de Clermont-Tonnerre puisque ça se dévore. Sacrée Adélaïde !

Point cardinal

Léonor de Récondo, Sabine Wespieser

Difficile de traiter un sujet aussi casse-gueule avec autant d'élégance. On savait Léonor de Récondo douée dans l'art de décrypter la psychologie de ses personnages depuis *Amours* (Surbooké n°8) mais elle fait ici plus fort. Laurent Duthillac est apparemment un père de famille ordinaire. Il aime sa femme Solange qui le lui rend bien. Ils ont deux enfants, Thomas qui est au lycée et sa jeune sœur Claire âgée de treize ans. La petite famille vit dans un pavillon. De retour d'un long week-end passé chez sa mère avec ses enfants, Solange découvre un cheveu blond dans un placard. Son univers s'effondre car elle est persuadée que son mari la trompe. Elle le suit mais Laurent ne va pas chez sa maîtresse. Il se rend au *Zanzibar*, un club fréquenté

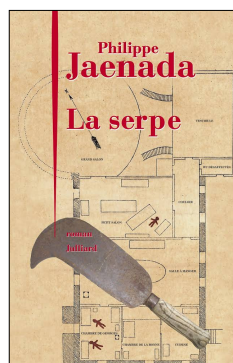


par les transsexuels. Car Laurent ne rêve que d'une chose : devenir une femme. On peut difficilement imaginer choc plus violent pour Solange. Elle tente de ramener son mari dans la norme en l'envoyant voir un psy. Laurent s'y soumet sans jamais se considérer malade. Les séances ne diminuent en rien sa féminité. Lors d'un repas familial il annonce à sa famille qu'il est en réalité un père et une femme. Thomas explose et traite son père de connard. « Connasse » le reprend Laurent. Les liens père-fils explosent. Thomas refuse de parler à ses parents mais Laurent continue son chemin. Claire supporte mieux le nouveau statut de son père, même quand il commence à s'habiller en femme. Solange semble le tolérer mais elle prend un amant quand elle a fait le deuil de son mari. Une grande leçon de tolérance.

La serpe

Philippe Jaenada, Julliard

Quand Philippe Jaenada s'empare d'un personnage, il ne le lâche pas. Après nous avoir raconté la vie de Pauline Dubuisson (Surbooké n° 10) il s'attaque à Henri Girard. Ce nom ne vous dit sans doute rien même s'il a défrayé la chronique dans les années quarante quand il fut accusé d'un triple crime dans un château du Périgord. Vous connaissez sans doute mieux le pseudonyme qui l'a rendu célèbre, Georges Arnaud, qui est l'auteur du *Salaire de la peur*. Un roman porté au cinéma par Clouzot où Yves Montand et Charles Vanel convoiaient un camion chargé



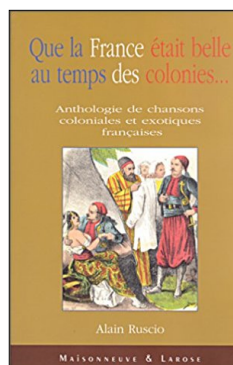
de nitroglycérine en Amérique du Sud. Drôle de bonhomme cet Henri Girard. Il naît dans une famille aisée avec un père haut fonctionnaire. Il est profondément marqué par la mort de sa mère atteinte par la tuberculose, abandonnée par sa famille paternelle qui ne l'accepta jamais. Dès lors Henri Girard devient odieux, parfois violent, rejette tout respect des bourgeois en vivant à leurs crochets. Il n'en est pas pour autant égoïste. Il s'engage pour combattre les Allemands alors qu'il avait été exempté. Le voilà pris dans la débâcle d'une armée « constituée pour un tiers de blessés et de boiteux, pour un autre de traînards dépressifs ». Il cache aussi un couple de Juifs pendant la guerre

alors que les Nazis viennent frapper à sa porte à la recherche d'une ancienne femme de ménage « *qui œuvrait pour la Résistance en refilant la chaudière au plus grand nombre de soldats boches possible* ». Après la Libération, Henri Girard part au Venezuela pour tenter de gagner sa vie car il a dilapidé son héritage. Il en revient décharné mais riche de ce qui deviendra sa nouvelle vie : celle d'un romancier. Mais la grande affaire d'Henri Girard se dé-

roule en 1941 quand on découvre au matin son père, sa tante et la bonne affreusement assassinés dans le château familial. Henri qui couchait dans le bâtiment n'a rien entendu. Incarcéré, il est finalement acquitté grâce à son avocat Maurice Garçon, un des maîtres du barreau. Jaenada se livre à une enquête approfondie pour comprendre ce qui s'est réellement passé.

Que la France était belle au temps des colonies - Anthologie de chansons coloniales et exotiques françaises
Alain Ruscio, Julliard

Exposition coloniale de 1931 : 8 millions de visiteurs viennent admirer sur 110 hectares la vitrine des colonies françaises. Une chanson officielle assure la communication de l'événement. Extrait du premier couplet : " Quittant son pays / un p'tit négro / vint jusqu'à Paris / voir l'exposition coloniale / c'était Nénufar / un joyeux lascar / pour être élégant / c'est aux pieds qu'il mettait ses gants. ". Doté d'un prénom ridicule, d'un comportement stupide, l'africain n'est logiquement pas encore civilisé mais toujours de bonne humeur comme le souligne le refrain " Nénufar / T'as du r'tard / Mais t'es un p'tit rigolard ". Cette chanson concentre tous les principaux stéréotypes véhiculés par la chanson coloniale. Média d'importance à l'époque, la force de la chanson est de laisser des traces dans l'opinion publique. « *Dans une chanson, il faut dire l'essentiel en quelques*



phrases, et pour le plus grand nombre » rappelle Alain Ruscio. Tout démarre en 1830, lors de la conquête de l'Algérie. Progressivement et grâce aux efforts du parti colonial, la gloire des colonies s'imposera comme la tonalité dominante des chansons. Les premiers couplets vantent les mérites des troupes coloniales avec comme référence incontestée de l'imaginaire militaro-colonial, les légionnaires. Un des plus grands poncifs de la chanson coloniale hormis celui des paysages exotiques est l'amour sous les tropiques. Amour impossible, destins tragiques forment la trame générale. À côté de la chanson romantique, apparaît très vite la chansonnette comique où la femme indigène est raillée avec un humour douteux. « *Rarement les fantasmes de l'homme blanc auront été étalés avec autant de complaisance* » juge Alain Ruscio. La chanson décrit des « *moukés* », « *négresses* » peu farouches, voire des prostituées comme dans *La fille du bédouin*. La chanson *Vive l'Algérie* (1920) plus explicite évoquent les gourbis où l'on peut s'offrir des femmes pour des sommes dérisoires (" Ça met

les femmes à deux pour un sou "). Dans la même veine, *La petite tonkinoise* va connaître un destin exceptionnel lors de sa reprise en 1930 par Joséphine Backer. Pour la postérité, une petite fleur d'Asie aura les traits d'une native de Saint-Louis-du-Missouri. Il faut croire que l'air entraînant a fait oublier ses paroles ou abondent les sous-entendus grivois. La mignonne s'appelle Mélaoli. Elle adore les bananes que lui fournit son amant français qui pourtant délaissera sa tonkiki lorsque l'heure de rentrer au pays aura sonné. La caricature vise aussi le mâle noir à la sexualité débridée qui fait pousser ce cri du cœur à un chansonnier " Sur le cœur j'en ai gros / toutes les femmes adorent le négro " (1919). Peu présentes dans les années 30, la chanson anti-coloniale se fait entendre de nouveau lors de la guerre d'Indochine. Souvent proche des mouvements communistes, elle s'exprime aussi par la voix de Boris Vian qui ne supporte plus la bonne conscience européenne en Afrique « *Qu'il soit midi ou*

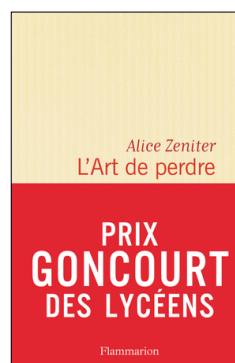
minuit, vous me faites chier docteur Schweitzer ». En 1956, alors que l'ère coloniale touche à sa fin avec la loi cadre de Gaston Defferre, Annie Cordy chante *Oui missié*. Cette version coloniale de *Tout va très bien, madame la Marquise* raconte l'histoire d'un serviteur noir qui enchaîne les catastrophes. Le message, sous des dehors rieurs apparaît comme une mise en garde : que vont il devenir sans nous ! Il reviendra à deux figures de la chanson française de clôturer cette histoire : Michel Sardou et Serge Gainsbourg. Le premier avec *Le temps des colonies* (1976) dressera un portrait féroce d'un certain mode de vie colonial. Le second avec *Mamadou* (1965) fait un raccourci assez fidèle de l'histoire coloniale où les indigènes trop longtemps méprisés finissent par mettre à la porte leurs maîtres.

Si les relations entre chanson et histoire vous intéressent, je ne saurais que trop vous conseiller le site <http://lhistgeobox.blogspot.fr>

L'art de perdre

Alice Zeniter, Flammarion

L'histoire des Harkis, ces supplétifs de l'armée française en Algérie? Non. Une histoire de Harkis. Une histoire d'une famille sur trois générations, celle d'Ali, de son fils Hamid et de sa petite-fille Naïma. Une histoire racontée en trois parties par une romancière elle-même originaire par sa famille d'Algérie. Tout commence avec Ali le patriarche, né dans un petit village kabyle. Ali est Français sans vraiment l'être. Il l'est



parce que la France est venu le chercher pour combattre à Monte Cassino, cette bataille où les forces alliées mirent en première ligne les soldats issus des colonies, Algériens, Marocains, Tunisiens et autres Sénégalais pour faire sauter les défenses qui empêchaient d'atteindre Rome. Une boucherie. Par chance, Ali avait besoin de survivre pour les besoins d'un roman. Il survit aussi à la reconquête de l'Alsace et retourne en Kabylie. Modeste paysan, sa vie est transformée quand il récupère un pressoir dans une rivière.

Son destin est tracé, il devient un notable en pressant les olives. Plus besoin de travailler la terre, d'autant qu'il touche une retraite d'ancien combattant. Quand surviennent les « événements » en 1954, Ali ne s'y intéresse pas plus que cela. Il est surtout en attente d'un fils comme tout chef de famille en rêve. Hamid viendra avec sa deuxième femme Yema. Ali ne s'engage pas quand la guerre prend de l'ampleur en Algérie. Comme ancien soldat, il doute que les maquisards puissent renverser le pouvoir français. Cela ne lui procure aucun avantage car quand l'armée française déboule dans son village pour se venger d'une attaque, ça défouraille à tout-va sur les femmes, les enfants ou les anciens combattants. Ali ne prendra jamais parti. Ni pour le FNL qui terrorise les villageois, ni pour les militaires français. Il aspire juste à vivre de ses terres en côtoyant des colons comme Claude qui tient l'épicerie du village. Mais dans cette période on ne peut rester neutre. Le FNL le considère comme allié des Français. Il doit donc partir avec sa famille pour sauver sa peau. Personne ne veut des Harkis en France. Ils ont d'abord droit au camp de Rivesaltes où les barbelés ont déjà accueilli les Républicains espagnols. Ils quittent les tentes où s'entassait la famille pour le Logis d'Anne en Haute Provence. Ali travaille pour l'Office national des forêts mais n'est toujours pas accepté par la population locale au point de ne pas être servi par un patron de bistrot qui le traite de crouille. Direction Flers en Normandie dans les HLM construits pour les Harkis. Si les nombreux enfants s'émerveillent de la baignoire,

l'appartement est minuscule. Ali travaille à l'usine, dans une forge qui ruine la santé des ouvriers et en mutile quelques-uns. Son fils Hamid grandit dans la cité en cherchant constamment à s'intégrer, lui qui ne se considère plus Algérien. L'école lui offre cette possibilité mais avec combien de difficultés puisque le français n'est pas sa langue maternelle. Il étonne ses professeurs par ses progrès qui le mènent jusqu'au bac. Comme fils aîné il est aussi celui qui peut répondre au téléphone car Ali ne parle toujours pas bien le français et Yema ne le parlera jamais. Après le bac, Hamid migre à Paris. Un bon moyen pour fuir la misère car sa mère achète les slips par 50 pour économiser. Un modèle unique pour ses dix enfants, garçons ou filles. À Paris, Hamid rencontre Clarisse. Ils vivent ensemble mais mettent longtemps pour l'annoncer à leur famille. Clarisse craint le racisme de ses parents et Hamid a honte de son statut social. La cité s'est dégradée avec le chômage massif. Les cages d'escaliers sont délabrées et Hamid s'est brouillé avec son père qui lui dénie de ne pas respecter son statut de chef de famille. Hamid réussit à travailler à la Caisse d'allocations familiales. Clarisse et Hamid ont quatre filles. Hamid ne les emmènera jamais en Kabylie qui n'est plus son pays et parce que la guerre civile algérienne rend la région dangereuse. Ali meurt sans revoir ses oliviers. Naïma sera la seule à retourner au village où elle rencontrera ceux qui sont restés sur place ainsi que leurs enfants. Une rencontre émouvante mais sans suite. La troisième génération est désormais réellement française.